

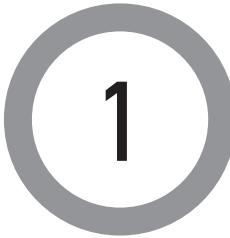
COMPRENDRE LE PHÉNOMÈNE TRANSGENRE

La réponse par la culture française

Christian FLAVIGNY



ellipses



1

L'IDENTITÉ SEXUÉE : SELON LE CORPS OU SELON LA VIE PSYCHIQUE ?

Panorama introductif

Le « phénomène transgenre » conteste ce qu'il tient pour un « fléchage » imposé par un traditionalisme social qui conditionnerait l'enfant né garçon à devenir homme puis père, l'enfant née fille à devenir femme puis mère ; il dénonce une directivité contraignante, il se révolte contre ce qu'il tient pour une entrave à la libre définition de soi-même par soi-même. Cette contrainte sociale supposée, ce prétendu fléchage du destin sexué : Naître garçon → devenir homme - Naître fille → devenir femme, justifierait le combat pour la liberté individuelle de devenir « comme je le sens ».

L'erreur est de négliger l'enjeu anthropologique : naître garçon *prédispose* à devenir homme puis père, naître fille prédispose à devenir femme puis mère : l'accomplissement d'un destin masculin découle plus *naturellement* du corps sexué du garçon, si bien que les deux sens de *naturellement* tendent à se confondre. Mais la réalité corporelle *ne suffit pas à fonder l'identité sexuée* ; il faut l'animer, harmoniser les dispositions corporelles et le vécu psychologique. C'est l'enjeu de la vie psychique : comment infuse le masculin énergétisant le corps de garçon, ouvrant à

un avenir d'homme et de père - le féminin énergétisant le corps de la fille, la projetant vers un avenir de femme et de mère ? Comment une harmonisation tourne-t-elle parfois en dissonance ?

L'approche américaine méconnaît le processus de cette animation ; d'où provient qu'elle attribue le vécu « transgenre » à une Nature qui « se serait trompée, mettant une âme de fille dans un corps de garçon ou vice-versa ». Un processus psychologique permet à l'enfant de dire « bien sûr je suis un garçon/une fille » ; il est certes psychologiquement complexe. La conception américaine le méconnaît ou l'ignore, plaidant qu'une décision souveraine de l'esprit s'impose au corps sexué.

À l'inverse, la psychologie française a approfondi comment l'enfant accepte son corps sexué : il *s'approprie* ce corps qui devient *son corps propre*, *comme s'il l'avait choisi*. Comment ce corps, dont la sexuation s'impose comme une donnée de naissance, devient-il *comme s'il était choisi*, condition pour que l'enfant le ressente « d'évidence » être son corps, de garçon ou de fille ? Pourquoi « l'évidence » contraire s'établit-elle, faisant le vécu « transgenre » ? Pourquoi les personnes « transgenres » se ressentent-elles emprisonnées dans « le mauvais corps » ? Surtout : « choisit-on » jamais son corps ? Qu'est-ce que « choisir » son corps, que veut dire « choisir » son corps ? La sexuation n'est-elle pas une contrainte qui n'est jamais choisie, qui ne peut faire l'objet d'un choix ?

Il y a une réponse psychologique à ces questions ; avant de la détailler, décrivons comment le « phénomène transgenre » est venu interpeller la société française.

Le débat engagé en France

La question « transgenre » a été présentée au public français à propos de cas d'enfants. Le film *Tomboy* de Céline Sciamma (Arte, février 2013) a présenté en France l'histoire d'un enfant née Laure mais se sentant Mickaël, Mickaël/Laure refusant d'être éduqué comme une fille ; il s'agissait d'une œuvre de fiction, cherchant à interpeller le public plus qu'à l'éclairer sur ce qui se passait pour l'enfant.

Plus récemment a été présenté un garçon de 8 ans ayant toutes les apparences d'une fillette (« Petite fille », émission *Quotidien*, *TMC*, 2020). L'hypothèse qu'il s'agirait d'un garçon voulant combler le vœu de sa maman en se métamorphosant en fille pouvait jaillir du fait que cette maman, fort déconcertée, confiait d'elle-même avoir rêvé être plutôt la mère d'une

fille que d'un garçon ; son garçon aurait-il ressenti que sa maman aurait pu le chérir plus intensément s'il était né fille ? Est-il concevable qu'un enfant, cherchant comme tous les enfants à combler ses parents pour se garantir d'être aimé d'eux et craignant de ne pas y parvenir, aille jusqu'à se ressentir de l'autre sexe ? C'est la question psychologique, celle au fond que tout le monde se pose en France.

La pédopsychiatre qui recevait l'enfant et sa mère coupa court à pareille hypothèse ; elle expliqua que la cause demeurait inconnue « mais faisait l'objet de recherches ». C'était aller dans le sens de la thèse naturaliste qui découle de la conception américaine, imputant une erreur naturelle. Elle susciterait « des recherches », entendre « recherches biologiques » : l'hypothèse d'un défaut imputé à la Nature ayant « mis une âme de fille dans un corps de garçon » était sous-entendue.

C'est une option possible ; mais accueillir la confidence de la maman met sur la piste d'une autre compréhension, tout aussi recevable : son histoire personnelle a pu influer malgré elle et lui faire penser qu'elle serait une meilleure mère pour une enfant-fille. Son enfant (ce petit garçon présenté avec des bouclettes) a pu de son côté majorer le ressenti de sa maman et le surinterpréter ; peut-il peut-être apaiser ce qu'il sent souffrant en elle, jusqu'à se présenter à elle comme une fillette ? Voilà l'hypothèse psychologique.

Il n'est pourtant pas douteux que la maman veuille être la meilleure mère possible pour son enfant, la consultation qu'elle effectue en est la preuve ; il n'est pas douteux non plus que son enfant veuille être le meilleur enfant pour sa mère. L'hypothèse psychologique ne tient ni l'enfant ni la maman pour « fautifs » de ce qui se passe.

Elle contredit cependant celle naturaliste ; nous allons détailler ses arguments. L'expérience psychologique française, méconnue des pays anglo-saxons, décrit le « phénomène transgenre » comme une mauvaise connexion dans la transmission-réception entre parent et enfant, processus-clé de la vie familiale ; nous allons entrer dans le détail.

Comment la psychologie décrit-elle un « devenir homme » depuis le fait d'être né garçon, un « devenir femme » depuis le fait d'être née fille ? Comment explique-t-elle que l'on puisse se sentir être homme alors qu'on est né fille, être femme alors qu'on est né garçon ? Comment décrit-elle le cheminement du garçon et celui de la fille vers le masculin ou vers le féminin ? Que répond-elle à la requête d'autodéterminer son sexe ?

La psychologie décrit les voies d'un développement personnel depuis le corps sexué constaté à la naissance ; elle explore ce qui le guide et ce qui peut y faire difficulté. Elle détaille le processus établissant ou non une « congruence » entre le corps et la psyché personnelle ; à la question qui découle de l'interpellation transgenre : l'identité sexuée, est-ce selon le corps ou selon la vie psychique, elle répond : *selon l'alliage des deux*. Voyons ses arguments.

Le masculin/le féminin et la rencontre amoureuse

Partons de ce qui est commun à tous les êtres humains et qui exalte leurs sentiments : le lien amoureux. Qu'est-ce qui suscite l'attraction amoureuse, qu'est-ce qui fait l'attraction vers l'être aimé, qu'est-ce qui fait dire « c'est lui / c'est elle que j'aime », non pas seulement l'attrait vers l'autre sexe mais le sentiment qui l'attire elle vers *cet homme-là* parmi tous les autres hommes, qui l'attire lui vers *cette femme-là* parmi toutes les autres femmes, et qui leur fait dire : « je l'aime » ?

L'étude psychologique répond ceci : « l'élu-e » de son cœur éveille en chacun l'image du *double de soi-même de l'autre sexe*, une image surgie depuis la vie imaginaire de l'enfance : mon *alter ego* de l'autre sexe. Cette image s'est progressivement estompée et s'est enfouie dans les tréfonds de la mémoire. Elle est ravivée à l'âge adulte dans la rencontre amoureuse qui la fait resurgir, incarnée par l'être aimé. Le « coup de foudre », c'est l'apparition soudaine de celui ou celle qui correspond à cette image familière qui fut jadis en nous, qui sommeillait en nous.

Pourquoi nos rêveries d'enfance avaient-elles forgé cette image de « nous-mêmes qui serions nés de l'autre sexe » ? Pourquoi cette image émerge-t-elle dans l'enfance avant d'être mise en veilleuse, émergeant à nouveau à l'âge adulte dans la rencontre avec *lui dont je suis éprise, elle dont je suis épris* ?

L'amour est une élection, il n'éclôt pas au hasard ; *il ou elle* donne vie et présence au « moi-même qui eût été de l'autre sexe » brodé dans l'imagination de l'enfance. L'être aimé devient « l'âme-sœur », l'*alter ego* de l'autre sexe. L'élan amoureux retrouve en lui, en elle, cette facette de soi de l'autre sexe qui avait peuplé le monde imaginaire de l'enfance ; l'élu(e) de mon cœur incarne cette facette de moi-même et devient ce « moi-même qui eût été de l'autre sexe ».

Cette délégation à l'autre d'une image enfouie de moi-même établit aussi l'amour filial : aimer son enfant, c'est se retrouver en lui, c'est inscrire une part de soi en lui. L'amour, c'est l'élection d'un autre devenu privilégié entre tous puisqu'il représente une part de soi, qu'il s'agisse du lien amoureux entre adultes ou du lien parent-enfant ; l'amour, c'est la délégation à l'autre de cette facette de soi en sa différence (de sexe, de génération) que je n'incarne pas, à laquelle j'ai dû renoncer pour être moi-même. Irrémédiablement, né garçon je ne serai pas une femme, née fille je ne serai pas un homme.

Le « phénomène transgenre » conteste cet « irrémédiable » ; il se veut un processus d'émancipation de l'humain débarrassé des contraintes corporelles, surmontant l'« irrémédiable ». Ce qui fait se sentir « être de l'autre sexe et « être dans le mauvais corps », c'est de n'avoir pas pu estomper l'image de ce *double de soi-même de l'autre sexe* : elle n'a pas pu être enfouie, elle demeure valorisée au point d'être ressentie comme étant le « véritable soi », ayant rendu en enfance impossible d'y renoncer : la « personne transgenre » est du coup dans le vœu de l'incarner pour mettre en concordance son sexe corporel et son ressenti d'être de l'autre sexe à laquelle elle a continué d'aspirer dans son vécu d'enfance. Le « phénomène transgenre » est moins une volonté de désincarnation du corps propre que celle d'une réincarnation dans un corps correspondant au double de soi-même de l'autre sexe.

Pourquoi cela s'est-il produit ? Il faut détailler l'éveil de l'enfant et de l'adolescent à la question sexuelle pour le comprendre.

Le masculin/le féminin dans la vie psychique de l'enfant

Pourquoi émerge dans l'imaginaire enfantin la figure d'un « double de soi-même de l'autre sexe » ? Pourquoi insiste-t-elle au point de parfois ne pas se dissiper et s'enfouir chez certains enfants tandis que c'est le cas chez la plupart ? Pourquoi sombre-t-elle habituellement aux tréfonds de la mémoire, ne resurgissant que dans l'éveil amoureux de la vie adulte, mais pas toujours ? Pourquoi cette figure de la vie imaginaire, ce « double de soi-même de l'autre sexe », demeure-t-elle parfois au premier plan, réclamée en référence identitaire et suscitant le sentiment « transgenre » ?

C'est que la vie imaginaire, source d'une pensée enfantine naissante, questionne le monde en même temps que soi-même, explorant tous les possibles ; c'est le germe d'une liberté de réflexion de l'enfant : *et si cela*

avait été autrement ? Deux questions viennent au premier plan de cette méditation, ces deux réalités qui sont au principe de sa vie : ses parents et son corps.

Pour s'affranchir de leur tutelle qu'il juge si contraignante, l'enfant s'invente d'autres parents, plus prestigieux (et toc !) ; il rêve avoir été arraché à ses « vrais parents », se retrouvant en fâcheuse compensation avec ces parents si décevants, dont il a écopé et qui le comprennent mal. Cette fréquente romance enfantine d'être « un enfant adopté »¹ est la façon malicieuse de se venger de parents qui à son goût lui font trop de reproches ; elle permet ensuite à l'enfant, comme en une concession finale, de décider finalement les tolérer et se résoudre à ce qu'ils soient ses parents, bref à se *les approprier* : ils ont bien des défauts (notamment de me dire que j'en ai moi-même), mais allez, je les adopte, ils deviennent *mes* parents. L'enfant s'affirme maître d'une réalité qu'il n'a pas choisie, comme s'il en décidait lui-même ; c'est le principe d'une liberté de penser face à ce qui s'imposait comme des réalités fondatrices. Cela rappelle le fameux mot de Cocteau : puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur ; tout enfant a dû assister aux *Mariés de la Tour Eiffel* !

Le même processus d'appropriation concerne cette autre réalité qui s'impose à lui : son corps sexué de garçon ou de fille. La réalité corporelle du sexe, l'enfant l'a tôt constatée ; il y a des garçons et des filles. Mais pourquoi ? Comment cela s'explique-t-il ? L'enfant cherche dans la vie familiale des repères pour comprendre, il explore son monde familial : dans la famille, il y a un papa et une maman, il y a des frères et des sœurs. De cette réalité, il cherche ce qui pourrait lui donner un sens et aboutit à cette conclusion : garçon, je deviens un fils pour mes parents, un frère pour mes frères et sœurs ; fille, je deviens leur fille et leur sœur.

Mais voilà : est-ce bien ce qu'ils attendaient ? Cette question tourmente l'enfant et suscite une intense prospection, une véritable méditation. *La filiation seule est en mesure de procurer un sens à la réalité corporelle* ; elle permet (ou non, on va voir pourquoi) de s'approprier celle-ci en affirmant alors comme d'une évidence : « bien sûr que je suis un garçon »/ « bien sûr que je suis une fille ». La concordance entre la réalité du corps sexué et le fait de devenir leur fils/leur fille, établit cette confiance ; la filiation ancre l'enfant dans un destin familial qui lui trace un horizon pour grandir : le garçon, fils de ses parents, sera plus tard le père d'enfants qui seront leurs petits-enfants (idem pour la fille, leur mère) : voilà ce

1. S. Freud, « le roman familial des névrosés », 1908, *OCP VIII*

qu'établit la vie familiale, qui profile un destin. *S'inscrire dans la lignée familiale donne à l'enfant un sens à sa réalité corporelle*, validant une cohérence : le garçon est promis à devenir le fils de ses parents, la fille est promise à devenir leur fille.

S'approprier ce qui s'impose à lui pour s'en affirmer le décideur : c'est la clé du développement psychique de l'enfant. Sa filiation et son identité sexuée sont les données à apprivoiser pour établir son existence ; il lui faut se les approprier pour fonder sa raison d'être au monde. La vie imaginaire permet cette liberté psychique, lui donnant le sentiment de « choisir » ; c'est la condition d'entériner la pesante tutelle parentale autant que ce corps sexué dévolu par le hasard naturel, pour en faire l'évidence de soi-même, la nécessité qu'il en fût ainsi. Si la cohérence s'établit entre la situation corporelle et le registre filiatif, l'éventualité de « soi de l'autre sexe » n'a plus aucune fonction ; elle s'évanouit.

Cette cohérence est tout sauf spontanée. Par l'amour filial, les parents se retrouvent en leur enfant ; mais celui-ci n'est jamais tout à fait conforme à l'idéal qu'ils se sont forgé. Il vaut mieux d'ailleurs qu'il en soit ainsi, pour qu'il affirme sa personnalité. Qu'il ait l'impression de décevoir l'attente de ses parents, il souffre ; et cela peut mener à ressentir une discordance d'avec son corps. Le pédopsychiatre Philippe Jeammet avait souligné combien la crainte de décevoir est « un cancer de l'esprit ¹ » ; la « question transgenre » est l'une des problématiques souffrantes qui en résulte, tentative de concilier deux aspirations qui semblent diverger et écarteler, celle filiative et celle corporelle ; d'où un intense désarroi, sérieuse épreuve pour la vie psychique naissante.

S'approprier le masculin/le féminin, c'est donc l'enjeu pour établir l'identité sexuée ; quelles en sont les étapes dans la vie psychique ?

En enfance : l'éénigme du masculin/féminin

Il faut partir du développement psychoaffectif de l'enfant, avec cette donnée capitale : la différence masculin/féminin ne trouve pas d'explication en période d'enfance, elle est perçue mais ne peut pas alors être intégrée par la vie psychique. Freud l'a souligné : « c'est seulement à la puberté que s'instaure la séparation tranchée des caractères masculin et féminin. Les prédispositions masculine et féminine sont certes déjà

1. Philippe Jeammet, *Pour nos ados, soyons adultes*, Odile Jacob, 2008, p 244

bien reconnaissables à l'âge enfantin. Mais la possibilité d'une différence sexuée telle qu'elle s'instaure après la puberté se trouve supprimée pour l'enfance¹ ». On le voit à la façon dont groupes de garçons et groupes de filles se tiennent prudemment à distance sur les cours de récréation, se dénigrant et juste échangeant des commentaires plus ou moins acerbes et dédaigneux sur l'autre sexe : « les filles c'est bête », « les garçons ça frime ». Masculin/féminin n'ont encore aucun sens pour l'intimité relationnelle.

La différence masculin/féminin demeure une énigme durant l'enfance ; tout juste suscite-t-elle des hypothèses diverses. Cela transparaît dans le frisson d'excitation qui saisit les enfants lorsqu'ils parlent des « bisous sur la bouche » que s'échangent les adultes : ils soupçonnent que cela est très excitant, sans en savoir plus. Par mécompréhension du sexuel, leur interrogation se détourne vers la fonction urinaire qui engage les mêmes organes corporels ; ils notent que la fille va « faire pipi » en s'asseyant alors que le garçon va « pisser » fièrement debout – les enfants se demandant si cette différence éclairerait le : pourquoi deux sexes ? Cette différence de posture urinaire recèle une dérive potentiellement machiste du garçon (les garçons rivalisant entre eux de la puissance de leur jet urinaire) et d'une dévalorisation potentiellement féministe de la fille ; ne les tempère que le regard porté par l'enfant sur la relation qu'ont entre eux ses parents, si elle dément tout « avantage » masculin et tout « désavantage » féminin à cette différence corporelle. (Cette remarque éclaire ce qui se passe actuellement sur le sujet sensible de la « guerre des toilettes », avec la réclamation de « toilettes neutres » contestant leur bi sexualisation).

Freud a repéré les mécanismes psychiques qui protègent selon les âges de percevoir l'enjeu du sexuel et de la perspective de la mort ; l'enfance est protégée par le déni. L'enfant *sait* qu'il y a deux sexes, masculin et féminin, mais neutralise cette différence (avec des procédés psychiques divers, par exemple considérer que la situation féminine de n'avoir pas un organe sexuel apparent comme le garçon est provisoire, et que « cela poussera »).

La différence masculin/féminin demeure pour l'enfant une énigme : il sait cognitivement qu'il y a homme et femme, il se doute que cela a à voir avec le fait d'être papa pour l'homme, maman pour la femme. Mais il se contente de considérer qu'il en saura plus quand il aura grandi, ce qui aiguillonne son envie de grandir.

1. « Trois essais sur la théorie sexuelle », 1905, *OCP VI*, PUF